s'éveiller en lui la vocation artistique. Il étudia le violon avec le plus grand succès; néanmoins, il ne tarda pas à l'abandonner pour apprendre à jouer de la guitare. Ferranti devint bientôt de première force sur cet instrument délaissé. En 1820, il se rendit à Paris, où il se fit entendre, puis passa à Saint-Pétersbourg, où le prince Narischkin le prit pour secrétaire. Pendant ce temps, il continua à se perfectionner comme virtuose, et, résolu à relever et à propager l'usage de la guitare, il recommença, en 1824, ses voyages artistiques. Hambourg, Paris, Londres, Bruxelles, etc., applaudirent successivement Ferranti, qui acquit à la fois, dans ses concerts, la réputation et la fortune. Depuis quelques années, le régénérateur de la guitare s'est fixé dans son pays natal. On a de lui des pièces de vers, la traduction italienne des douze plus belles *Méditations* de Lamartine, une ode sur la *Mort de Marie Malibran* (1836), etc.

FERRANTINI (Gabriel), également connu sous le nom de **Gabriele degli occhiali** (des lunettes), peintre italien, né à Bologne vers 1580. Il était fils d'un ancien soldat qui mourut à l'âge de cent six ans. Elève de Denis Calvart, il s'adonna particulièrement à la peinture à fresque et y excella. Dessinateur correct, habile coloriste, il peignait avec une extrême facilité dans la manière des Carrache. Parmi ses œuvres, on estime particulièrement les *Quatre Évangélistes*, au porche de San-Domenico, à Bologne, et un *Saint François de Paule*, à l'église San-Benedetto, dans la même ville. — Son frère, Hippolyte FERRANTINI, fut, croit-on, l'élève des Carrache. L'église Saint-Mathias, à Bologne, possède de cet artiste, dont le talent était loin d'égaler celui de son frère, un tableau représentant la Sainte Trinité, la Vierge et l'archange Michel.

FERRAR (Nicolas), enthousiaste religieux anglais, né à Londres en 1592, mort en 1637. Il s'adonna avec ardeur à l'étude, se fit recevoir docteur à Cambridge, altéra sa santé par excès de travail et se mit à voyager par ordre des médecins (1613). Après avoir parcouru la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, il retourna en Angleterre (1618), administra pendant quelque temps les affaires de sa maison, devint membre du Parlement en 1624, et donna, l'année suivante, sa démission pour se livrer entièrement à son goût pour la vie religieuse et contemplative. On le vit alors se retirer avec ses parents dans sa propriété de Huntingdon (comté de Huntingdon). Là, au milieu d'une quarantaine de personnes, il devint un véritable directeur de monastère, fut le médecin, le pasteur de son petit troupeau, établit une école pour les enfants des deux sexes, apprit aux jeunes femmes à soigner les malades et les vieillards. D'une piété exaltée qui n'allait pas toutefois jusqu'à l'intolérance, il vivait dans la plus grande austérité, se levait à une heure du matin et passait parfois toute la nuit à prier. Ferrar a laissé des écrits religieux, des fables, des *Essais*, etc., qui sont restés manuscrits.

FERRARA (Gabriel), chirurgien italien du XVIe siècle. Il pratiqua son art à Milan, puis se retira dans un monastère. D'après Friend, il conseilla, un des premiers, d'ouvrir la dure-mère pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. On a de lui : *Nuova selva di cirurgia* (Venise, 1596, in-8°), où l'on trouve, dit Haller, plusieurs observations qui montrent la crédulité et la superstition de Ferrara.

FERRARA (Michel), chimiste italien, né en 1763 dans la Terre de Labour, mort en 1817. Il s'attacha surtout à l'étude de la chimie appliquée, et, grâce à lui, d'utiles améliorations furent introduites dans diverses fabrications industrielles. Outre des *Mémoires* insérés dans les *Atti del regio Instituto*, on a de lui : *Instituzioni di farmacia chimica* (Naples, 1805-1811, 2 vol. in-8°).

FERRARA (l'abbé François), savant italien, né en 1767, à Trecastagni, au pied de l'Etna. Il étudia de bonne heure et avec ardeur l'antiquité, et les sciences physiques et mathématiques. Nommé, en 1803, professeur de physique et de mathématiques à l'université de Catane, il se faisait en même temps connaître dans le monde savant européen par les ouvrages suivants : une édition italienne des *Contemplations de la nature* de Bonnet (1794); *Storia generale dell' Etna* (*Histoire générale de l'Etna*, 1793); divers mémoires d'histoire naturelle et d'archéologie (1805); *Dei campi flegrei della Sicilia et delle isole vicine*, ou *Description physique et minéralogique de la Sicile et des îles voisines* (1810); *Mineralogia della Sicilia*, ou *Catalogue raisonné de tous les minéraux de la Sicile* (1813); *Edifizii antichi, etc.* [*Edifices antiques et autres monuments des beaux-arts existant en Sicile*] (1816); *Descrizione dell' Etna, etc.* [*Description, histoire des éruptions et catalogue des produits de l'Etna*] (1818); *Guida dei viaggiatori, etc.* [*Guide du voyageur en Sicile*] (1822); *Descrizione dei terremuoti, etc.* [*Description des tremblements de terre en Sicile, en mars* 1823], traduite en anglais; *Memoria sul sito di Palermo* [*Mémoire sur la situation de Palerme*] (1827); *Storia civile di Catani, etc.* (*Histoire de la ville de Catane jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle, avec la description des anciens monuments encore existants et de l'état actuel de la ville*); *Introduzione alle scienze naturali* [*Introduction aux sciences naturelles*] (1829); *Storia generale della Sicilia* (*Histoire de la Sicile*, 10 vol.), que la mort l'empêcha d'achever. En 1816, l'abbé Ferrara était conservateur des antiquités siciliennes; en 1819, il alla occuper la chaire d'histoire naturelle à Palerme, et, après des difficultés survenues entre lui et le savant Scinà, il revint professer l'histoire naturelle à l'université de Catane.

FERRARA (Alfio), médecin italien, né à Trecastagni (Sicile) en 1777, mort à Paris en 1829. Médecin en chef de l'hôpital de Messine pendant l'occupation de la Sicile par l'armée anglaise, il fut attaché au service des Anglais malades comme chirurgien-major; se rendit, en cette qualité, en Angleterre, en Espagne, aux îles Ioniennes, visita la Grèce, puis alla se fixer à Paris. Son ouvrage capital a pour titre : *Coup d'œil sur les maladies les plus importantes qui règnent dans une des îles les plus célèbres de la Grèce*, ou *Topographie médicale de l'île de Leucade ou Sainte-Maure* (Paris, 1827, in-8°).

FERRARA (Francesco), économiste italien, né à Palerme en 1810. Il est le fondateur du *Journal de statistique de la Sicile*, dont l'importance fut promptement reconnue par le gouvernement napolitain, qui donna à son rédacteur l'emploi de directeur de la statistique en 1834. Ayant publié, en 1847, des articles contre la politique napolitaine, il fut incarcéré dans la citadelle de Palerme. Elu, l'année suivante, membre du gouvernement provisoire, il fut envoyé par les Siciliens au roi de Piémont Charles-Albert pour offrir la couronne de Sicile au duc de Gênes, son fils; mais le roi des Deux-Siciles ayant dompté l'insurrection, M. Ferrara dut rester en Piémont, où, en 1849, il fut nommé professeur d'économie politique à l'université de Turin, en remplacement de M. Scialoja. Il y professa avec éclat jusqu'en 1858; mais ayant, à cette époque, encouru une suspension d'une année à raison des attaques qu'il avait dirigées, du haut de sa chaire, contre l'enseignement officiel et contre les entraves mises à la liberté en général, M. Ferrara alla, en 1859, professer à Pavie, puis rentra en Sicile en 1860, pour occuper la chaire d'économie politique de Palerme. M. Ferrara a écrit un grand nombre d'ouvrages, brochures, etc., entre autres; sur le *Tarif protecteur*, les *Enfants trouvés*, *Malthus*, etc; l'*Economie politique chez les anciens; Importance de l'économie politique* (Turin, 1849-1850, in-8°); *Bibliothèque de l'économiste* (1852), collection choisie des productions modernes françaises, anglaises, italiennes, etc. Ses *Leçons* ont été réunies et publiées à Turin. M. Ferrara est un économiste de premier ordre; il a émis plusieurs théories aussi neuves et hardies que justes et profondes, par exemple, la théorie de la *Mesure de la valeur*. J.-B. Say la plaçait dans l'*utilité*, Ricardo dans le *coût de production;* Ferrara a modifié ces deux systèmes en la plaçant dans le *coût de reproduction*, ce qui est aussi ingénieux que vrai.

M. Ferrara reçut le portefeuille des finances dans le cabinet formé par M. Rattazzi le 14 avril 1867. Ce nouveau ministère eut le tort de ne pas démentir tranchement les brillantes promesses que le ministère Ricasoli avait faites à la chambre, et de laisser ainsi subsister, à l'endroit des finances, des illusions dangereuses. M. Ferrara présenta successivement aux chambres les projets de loi sur la convention avec la France pour la répartition de la dette pontificale, sur l'établissement des impôts dans la Vénétie, sur la réorganisation de la Banque de Sicile. Tous furent adoptés; mais la loi la plus importante votée sous ce ministère fut celle de la liquidation des biens ecclésiastiques. Cette question épineuse, qui avait été posée comme le moyen de restaurer les finances, et qui avait déjà amené la chute de M. Scialoja, amena aussi celle de M. Ferrara, qui dut céder son portefeuille à M. Rattazzi. Le parlement, en votant cette loi, avait cru trouver 400 millions dans le produit de la vente de ces biens; mais il arriva que les obligations émises ne furent recherchées que par les acquéreurs de ces biens, ce qui était insuffisant. Le principal mérite de cette loi fut de modifier la constitution de la propriété dans la péninsule, en amenant la formation d'une nouvelle classe de petits propriétaires. Redevenu simple député après quelques mois de ministère, M. Ferrara est choisi chaque année pour faire partie de la commission du budget.

FERRARAIS, AISE s. et adj. (fè-ra-rè — rad. *Ferrare*). Géogr. Habitant de Ferrare; qui concerne cette ville ou ses habitants : *Les* FERRARAIS. *Les mœurs* FERRARAISES. ‖ On dit aussi FERRAROIS, OISE.

FERRARE, autrefois *Forum Alieni*, ville du royaume d'Italie, chef-lieu de la province de son nom, sur un bras du Pô et sur le canal Panfilio, à 40 kilom. N.-E. de Bologne, à 125 kilom. N.-E. de Florence, par 44° 50′ de latitude N. et 9° 16′ de longitude E.; 28,000 hab., dont 2,000 juifs. Archevêché; résidence, avant 1834, du grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; université; écoles de génie, de peinture et de dessin; bibliothèque, une des plus riches de l'Italie; tribunal de commerce. Industrie peu active; fabriques de rubans de soie; cireries; tanneries; verreries; forge à chaudronnerie et poêlerie.

Ferrare, une des plus belles villes d'Italie, est située dans une plaine naturellement fertile, mais qui, n'étant pas assez élevée relativement au niveau de la mer, perd beaucoup de sa valeur et est entrecoupée de nombreux marécages. Cette ville, aujourd'hui bien déchue, présente un caractère de profonde tristesse, qui l'a fait à bon droit comparer à Versailles, ville avec laquelle elle présente des rapports de plus d'un genre. Elle a 12 kilom. de circonférence et est défendue à l'O. par une citadelle du XVIIe siècle, occupée par les Autrichiens de 1815 à 1859, et dont ils ont considérablement augmenté les fortifications. Elle a de grandes rues larges et droites. « La plus belle, dit M. Du Pays, est au centre; c'est la rue *della Giovecca*, allant du S.-E. au N.-O. Dans une direction à peu près parallèle et au N. de celle-ci, une grande rue traverse la ville depuis la porte du Pô jusqu'à la porte de la Mer, et prend successivement le nom de *Corso di porta Pô* et de *Corso di porta Mare*. Elle est coupée à angle droit, entre ces deux portions du Corso, par la rue large et droite *dei Piopponi*, qui va de l'ancien château des grands-ducs, situé au milieu de la ville, à la porte *degli Angeli*. La plus grande place de Ferrare est la *piazza Ariostea*, avec une statue élevée en 1833 au grand poëte italien. En 1810, cette place portait le nom de Napoléon et était décorée d'une statue du grand homme; les Autrichiens, ne pouvant supporter la vue d'un monument qui leur rappelait tant de défaites, firent enlever la statue du vainqueur de Marengo. »

Ferrare possède quelques monuments remarquables que nous allons décrire. La cathédrale, gothique à l'extérieur, offre une assez belle façade divisée en trois parties par des contre-forts ou petites tours couronnées de pinacles. Le chœur date de 1499; d'autres parties ont été construites de 1637 à 1735. « La façade, dit Valery, a des bas-reliefs du même siècle et du suivant, avec des emblèmes sacrés, profanes, grotesques et même quelque chose de plus. » La porte centrale est surmontée d'une madone en grande vénération et de la statue du duc d'Este. On remarque à l'intérieur de l'édifice de très-beaux tableaux de Garofalo : *Saint Pierre et Saint Paul*, une magnifique *Madone sur le trône*, une *Assomption;* un *Jugement dernier*, de Bastianino; une *Annonciation*, un *Saint Georges* et des miniatures de missels, de Cosimo Turra; le tombeau du pape Urbain III, et un ancien autel orné de cinq statues en bronze, de Bindelli et Marescotti, sculpteurs du XVe siècle. L'église San-Benedetto, ancien couvent, aujourd'hui hôpital militaire, est remarquable par son architecture. On y admire des peintures de Dosso Dossi, le *Christ sur la croix;* de Giuseppe Galetti, les *Quatre Docteurs de l'Eglise* et *Saint Marc;* de Scarcellino, le *Martyre de sainte Catherine;* de Luca Longhi, la *Circoncision*. « Sur un plafond, dans le réfectoire du couvent, se voit, dit M. A.-J. Du Pays, le *Paradis avec chœur des anges*, où l'Arioste voulut être peint, afin de se trouver toujours dans ce paradis-là, n'étant pas, disait-il, très-sûr d'être dans l'autre. Quelques-uns attribuent cette tête à Dosso Dossi, et le tableau à Boniface Véronèse. » Une *Vierge*, de Scarcellino, et des tableaux de saints, par Bonone, attirent l'attention dans l'église des Capucines. La façade de l'église San-Domenico est ornée de statues sculptées par Ferreri. L'intérieur offre des peintures de Garofalo (*Invention de la croix*), de Carlo Bonone (*Saint Thomas d'Aquin*), et plusieurs tableaux de Sarcellino. L'église San-Francesco, fondée en 1494, par le duc Hercule Ier, contient d'intéressantes peintures de Garofalo (*Arrestation du Christ*, *Madone avec des saints*, *Sainte Famille*, *Résurrection de Lazare*, *Massacre des Innocents*); d'Ortolano (*Sainte Famille*); de Mona (*Résurrection et ascension du Christ*); de Scarcellino (la *Fuite en Egypte*); les tombeaux de plusieurs membres de la famille d'Este, ainsi que celui de Pigna, rival du Tasse. Il y a dans cette église un écho qui répète seize fois les sons. L'église Santa-Maria in vado, célèbre par le miracle de l'hostie saignante et reconstruite en partie au XVe siècle, renferme des tableaux de Carlo Bonone (*Visite de la Vierge à sainte Elisabeth; Couronnement de la Vierge; Miracle de l'hostie*), de Dosso Dossi (*Saint Jean l'Evangéliste devant la prostituée de Babylone*, admirable d'expression), de Panetti (*Visitation*), de Palma Vecchio (*Rendez à César ce qui est à César*), de Marchesi da Cotignola (*la Justice et la Force*), de Carpi (*Miracle de saint Antoine*), et les tombeaux des poëtes Strozzi et de son fils Hercule. L'église San-Paolo, qui date du XVIe siècle, est ornée de peintures de Scarcellino (*Descente du Saint-Esprit; Nativité*), ainsi que des tombeaux de J.-B. Dossi, du Bastaruolo et de Montecatino. Dans l'église des Théatins se voit une *Présentation au temple* du Guerchin. On remarque dans l'église du Campo-Santo des bas-reliefs en marbre, sculptés, dit-on, par Sansovino; des peintures de Rosselli (chapelles), de Bonone (*Saint Bruno*), de Bastianino (*Saint Christophe*), de Bastaruolo (*Ensevelissement du Christ*), de Scarcellino (*Saint Bruno*), de Cignaroli (*Cène*), et le tombeau de Garofalo.

Le palais ducal, auquel se rattachent de nombreux souvenirs, offre une masse carrée, flanquée de tours isolées par des fossés remplis d'eau. La pinacothèque est installée aujourd'hui dans un magnifique palais auquel son revêtement de marbres taillés à facettes a fait donner le nom de palais *dei diamanti*. On y remarque des peintures de Garofalo (*Triomphe du Nouveau Testament*), de Succi (*Adoration des mages*, *Christ au jardin des Oliviers*), de Dosso Dossi (*Résurrection*, *Madone et Saints*), de Scarcellino (*Cène*), de Carlo Bonone (*Cène*), de Carpaccio (*Mort de la Vierge*), de Cosimo Tura (*Martyre de saint Maurélius*), du Guerchin (*Saint Bruno*), de Caracci (la *Manne du désert*), d'Ortolano, de Bastianino, etc.

Le monument connu sous le nom de *Studio publico* contient des antiques et des inscriptions grecques et romaines. La bibliothèque, qui renferme les cendres et le monument funèbre de l'Arioste, compte 90,000 volumes et 900 manuscrits, entre autres des fragments du *Roland furieux* de l'Arioste, de la main même de l'auteur; la *Jérusalem délivrée* du Tasse avec des notes écrites par l'auteur durant sa captivité; le manuscrit du *Pastor fido* de Guarini, écrit de sa propre main, etc. On y voit aussi le fauteuil de l'Arioste et son écritoire en bronze.

Les palais Schifanoza, Mazza et Strozzi sont ornés de fresques et de peintures. La maison de l'Arioste porte l'inscription suivante :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Arioste habita cette maison vers la fin de sa vie. La maison où il naquit se trouve dans la rue Santa-Maria delle Bocche. « La prison du Tasse, dit M. A.-J. Du Pays, est un but de pèlerinage obligé pour tous les touristes. Tous les grands poëtes de nos jours s'en sont émus. Gœthe a fait des recherches à cet égard. Lamartine y a écrit des vers. Lord Byron s'y est fait enfermer pendant deux heures, et en a rapporté le sujet des *Lamentations du Tasse*. La détention du Tasse n'est que trop réelle; mais c'est, en vérité, par trop compter sur la crédulité que de vouloir faire croire qu'un homme a pu vivre sept années dans le caveau humide de l'hôpital Sainte-Anne qu'on montre aux curieux. »

On prétend que lorsque Aquilée fut ruinée par Attila, quelques habitants du Frioul, qui prirent la fuite, se dirigèrent vers le Pô, et vinrent se mettre en sûreté parmi les marécages et les bois, où est actuellement la ville de Ferrare. Vers l'an 555, l'exarque de Ravenne, qui gouvernait pour l'empereur de Constantinople, la fit entourer de murailles; mais elle ne prit de l'importance que sous les princes de la famille d'Este, qui, dès le Xe siècle, se mêle aux affaires de la ville. En 1208, cette famille enleva Ferrare aux Torelli, qui la possédaient depuis 1080. Le pape Paul II, en 1471, érigea Ferrare en duché en faveur de Borso d'Este, duc de Modène et cardinal de la cour du pape. Durant le XVe et le XVIe siècle, les princes d'Este encouragèrent les lettres, et, par leur magnificence, firent de Ferrare une des cités les plus illustres de l'Italie, et de leur cour une des plus brillantes de l'Europe. Ferrare fut alors comme le berceau de la poésie épique parmi les modernes (le Boïardo, l'Arioste, le Tasse). En 1598, Clément VIII réunit Ferrare au domaine de l'Eglise, sous prétexte de l'illégitimité de César d'Este, prince d'un caractère faible, qui céda et se retira à Modène. Les papes possédèrent Ferrare jusqu'en 1796, époque où les Français s'en emparèrent. En 1805, elle fut incorporée au royaume d'Italie et fut rendue au saint-siége par le congrès de Vienne; mais les Autrichiens occupèrent la citadelle. En 1848, quand des troupes romaines se réunirent sur les bords du Pô, le prince Lichtenstein franchit ce fleuve le 14 juillet, et contraignit la ville à se rendre à merci. La citadelle et sa garnison autrichienne furent de la sorte secourues et ravitaillées, et les Autrichiens s'y maintinrent en dépit de toutes les menaces qu'on leur adressait de Rome. Cependant, en février 1849, le général autrichien Haynau évacua la ville peu de temps avant l'arrivée des troupes républicaines de Rome. Le 7 mai suivant, Ferrare fut de nouveau occupée par les Autrichiens, qui la gardèrent jusqu'à la guerre de 1859, après laquelle la ville et son territoire furent réunis au nouveau royaume d'Italie. La province de Ferrare, naguère légation des États de l'Eglise, formant autrefois un duché, sur la rive N.-O. de l'Adriatique, présente une superficie de 273,610 hectares et une population de 210,890 hab. Le sol est bas, fertile, mais généralement marécageux, ce qui rend le climat très-insalubre. L'industrie de cette province est presque nulle, mais le pays abonde en pâturages; on y récolte aussi du vin, des céréales et de la soie.

— Bibliogr. Consultez les ouvrages suivants : G. Syméon, *Epitome de l'origine et succession de la duché de Ferrare* (Paris, 1553, in-8°); G. Sardi, *Delle storie ferraresi* (Ferrare, 1556, in-4°, contin. par Ag. Faustini, Ferrare, 1646-1655, in-4°, et par G. Baruffaldi, Ferrare, 1700, in-4°); A. Frizzi, *Memorie per la storia di Ferrara* (Ferrare, 1791-1809, 5 vol. in-4°, fig.; nouv. édit. Ferrare, 1847, 5 vol.); G. Manini Ferranti, *Compendio della storia sacra e politica di Ferrara* (Ferrare, 1805-1810, 6 vol.); M. Guarini, *Compendio storico delle chiese e luoghi pii della città e diocesi di Ferrara* (Ferrare, 1621, in-4°); Coatti, *Chiese di Ferrara* (Ferrare, 1773, in-4°); A. Frizzi, *Guida de'forestieri per Ferrara* (Ferrare, 1787); A. Maresti, *Teatro genealogico e istorico delle famiglie di Ferrara* (Ferrare, 1678, 2 vol. in-fol.); Gir. Baruffaldi, *Dissertatio de poetis ferrariensibus* (Ferrare, 1698, in-4°); *Memorie istoriche de' letterati ferraresi*, da G.-A. Barotti (Ferrare, 1777, in-fol; continué par L. Barotti, Ferrare, 1787, in-8°); *Notizie storiche delle accademie letterarie ferraresi*, da Gir. Baruffaldi (Ferrare, 1787, in-8°); *Dizionario degli uomini illustri ferraresi*, da Lor. Ughi (Ferrare, 1814, in-8°); *Catalogo istorico de'pittori e scultori ferraresi e delle opere loro*, da Cesare Cittadella (Ferrare, 1782-1783, quatre parties en 2 vol. in-8°, fig.); *Vite de'pittori e scultori ferraresi*, da G. Baruffaldo (Ferrare, 1844-1846, 2 vol. in-8°); Simonde de Sismondi, *Histoire des républiques italiennes du moyen âge* (Paris, 10 vol. in-8°); H. Leo, *Histoire d'Italie pendant le moyen âge*, trad. de l'allemand par Dochez (Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8°). V. ESTE (maison d').

Ferrare (CONCILE DE), convoqué en 1438 par le pape Eugène IV, pendant la durée même du concile de Bâle et par opposition à ce concile, dont les Pères finirent par déposer le pape. Par une bulle du 1er janvier 1438, Eugène déclarait transférer le concile de Bâle à Ferrare, et, le 18 du même mois, le cardinal de Sainte-Croix, Nicolas Albergasi, ouvrit la séance préliminaire. Il déclara que cette translation entachait de nullité tout ce qui avait été fait à Bâle depuis la bulle du 1er janvier et ce qui s'y ferait à l'avenir. Le cardinal Cesarini et quatre prélats seulement quittèrent Bâle pour se rendre à l'appel d'Eugène IV. Le roi de France, Charles VII, défendit à ses sujets de se rendre à Ferrare et quelques autres nations montrèrent la même hostilité. Cependant, au bout de quelques mois, le pape avait réuni soixante-douze évêques, et bientôt il en compta cent soixante. Les prélats grecs, accompagnant l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, affluèrent; ils étaient plus de sept cents, en comptant les archimandrites et les autres dignitaires. Marc, archevêque d'Ephèse, devait porter la parole en leur nom. Après que le pape eut, dans une seconde séance préliminaire, excommunié les évêques et les docteurs de Bâle qui, sous trente jours, n'auraient pas quitté cette ville, on fixa d'un commun accord les points à discuter. On convint de faire porter la discussion sur cinq articles, touchant : 1° la procession du Saint-Esprit; 2° l'addition du *filioque* au Symbole de Nicée; 3° le purgatoire; 4° l'usage des azymes dans la célébration des offices; 5° l'autorité du saint-siége et la primauté du pape.

Le père Labbe nous a donné des détails circonstanciés sur la tenue de ce concile et sur son apparat. Il eut lieu dans la cathédrale de Saint-Georges. Devant l'autel, les Evangiles furent placés sur un trône avec les clefs de Saint-Pierre et de Saint-Paul, apportées tout exprès de Rome. A l'ouverture solennelle (9 avril), le pape s'assit sur un trône, au côté droit de l'autel; plus bas était le trône de l'empereur d'Occident, qui resta vide; vis-à-vis, du côté gauche de l'autel, était placé le trône de l'empereur de Constantinople; plus bas, on établit le siége du patriarche. Le long de l'église étaient disposés des siéges pour tous ceux qui devaient avoir rang au concile. Du côté des latins, outre les cardinaux, les archevêques et les évêques, il y avait des abbés, des généraux d'ordres, des docteurs et une foule d'ecclésiastiques. Après que les latins eurent chanté la messe du Saint-Esprit, l'empereur et les prélats grecs, qui avaient, de leur côté, célébré l'office suivant leur rit, arrivèrent dans l'église et s'y rangèrent à gauche de l'autel. Le même ordre fut observé pendant toutes les sessions. Les ambassadeurs de l'empereur de Trébizonde, ceux du grand-duc de Moscovie, du prince des Ibériens, des hospodars de Servie et de Valachie, et les principaux officiers de l'empereur lui-même, eurent leurs siéges au concile, auprès du trône de Jean Paléologue. L'ordre, en dehors des discussions théologiques fort animées, ne fut troublé qu'un moment, à la treizième session : les ambassadeurs du duc de Bourgogne, arrivés avec quatre évêques, ayant pris place parmi les latins sans saluer l'empereur grec, on en fit une affaire, et les Bourguignons durent se plier à l'étiquette.

Après la séance d'ouverture, le concile s'ajourna au 8 octobre. A cette date eut lieu la première session. Le sursis de quatre mois avait été employé, dans des conférences, à ergoter, sans arriver à une solution; sur trois des cinq articles, deux seulement, ceux qui concernent la procession du Saint-Esprit et l'addition du *filioque*, furent discutés longuement dans les seize sessions du concile de Ferrare. Marc d'Ephèse, Isidore de Kiow et Bessarion de Nicée, parmi les grecs; le cardinal Julien Cesarini, le cardinal de Sainte-Croix, l'archevêque de Rhodes, l'évêque de Forli et André de Rhodes, parmi les latins, furent les principaux orateurs. On n'arriva à aucun arrangement. Dans la dernière session, les Pères du concile en étaient exactement au même point qu'à la première, les latins demandant que l'on examinât la question au fond, et les grecs exigeant que l'on retranchât d'abord le *filioque*, sauf à examiner plus tard s'il y avait lieu de l'ajouter. Au cours de cette seizième session, ouverte le 10 janvier 1439, la peste se déclara dans Ferrare; le pape proposa de transférer le concile à Florence, ce qui fut agréé par l'empereur et par le patriarche grec; la bulle de translation fut lue en séance publique, et les Pères s'ajournèrent au 26 février. V. FLORENCE (concile de).

FERRARE ou **FERRERA** (en latin *Ferraria*), ville d'Italie, à 12 kilom. de Novare, près de l'Albogna ou Arbogna; 2,255 hab. Manufactures de soie. Commerce de soie, céréales et fruits. Climat excessivement humide, qui cause de nombreuses fièvres intermittentes.

FERRARE (ducs de). V. ESTE (maison d').

FERRARE (le cardinal de). V. ESTE (Hippolyte d').

FERRARE (Renée de France, duchesse DE). V. RENÉE.

FERRARE (Anne DE), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène, et de Renée de France, née en 1531, morte en 1607. Elle fut mariée en premières noces à François de Lorraine, qui devint duc de Guise (1550), poursuivit juridiquement Poltrot, l'assassin de ce prince (1563), épousa, trois ans plus tard, Jacques de Savoie, duc de Nemours, et prit une part active à tous les troubles de son époque. De son premier mariage, elle eut plusieurs fils, entre autres Henri de Guise, surnommé le *Balafré*, et le duc de Mayenne; et du second, Charles-Emmanuel, duc de Nemours, fougueux ligueur, qui fut gouverneur de Paris pendant que cette ville était assiégée par Henri IV (1590).

FERRARE (Gelasio di Nicolo DE), le plus ancien peintre connu de l'école de Ferrare, vivait vers le milieu du XIIIe siècle. Il apprit son art à Venise, sous la direction du peintre grec Théophraste de Constantinople. Cet artiste fut chargé, en 1242, par Azzo d'Este, de représenter la *Chute de Phaéton*, le premier sujet païen qui ait été reproduit par la peinture au moyen âge Gelasio exécuta, en outre, pour l'évêque de Ferrare, Philippe, une *Madone* et une *Bannière de saint Georges*.

FERRARE (Stefano FALZAGALLONI, dit Stefano DE), peintre italien de l'école de Ferrare, vivait au XVIe siècle. Le musée de Ferrare possède deux tableaux de cet artiste estimable : les *Douze apôtres* et la *Vierge sur un trône entre saint Jérôme et un évêque*, peinture exécutée en 1531.

FERRARESINO, peintre et graveur italien. V. BERLINGHIERI (Camillo).

FERRARI, troubadour italien, né à Ferrare au XIIIe siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à la cour du marquis d'Este. Il se rendit célèbre par ses poésies et par la pureté avec laquelle il parlait le provençal. Ferrari improvisait des réponses à toutes les questions que lui posaient les troubadours; aussi était-il désigné par eux sous le titre de maître. Aucun de ses écrits n'est parvenu jusqu'à nous.

FERRARI (Jean-Matthieu), médecin italien du XVe siècle, né dans le Milanais, au château de Grado, d'où il prit le surnom de **de Gradibus**, mort à Padoue en 1472. Il quitta Milan, où il exerçait son art, pour aller occuper une chaire à Padoue. Ses ouvrages, complétement oubliés, consistent en commentaires sur Avicenne.

FERRARI (Antoine), dit **Galateo** ou **Galateus Leccensis**, archéologue et naturaliste italien, né à Galatina (terre d'Otrante) en 1444, mort en 1516. Après avoir passé son doctorat à Ferrare, il alla se fixer à Naples, où il acquit une grande réputation, devint médecin du roi Ferdinand, accompagna Alphonse, duc de Calabre, au siége d'Otrante, et fut envoyé en mission en France. Plus tard, il quitta Naples pour aller terminer sa vie à Lecce. Malgré la faveur dont il avait joui à la cour, il était sans fortune et mourut pauvre. Ferrari possédait une vaste instruction. Il a laissé plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont : *De situ Iapygiæ; Descriptio urbis Gallipolis; De Villa Vallæ* (Bâle, 1558, in-8°); *De situ elementorum, de situ terrarum, de mari et aquis et fluviorum origine* (Bâle, 1558, in-8°).

FERRARI (Gaudenzio), peintre, sculpteur et architecte italien, né à Valdugia-di-Valsesia (Milanais) en 1484, mort à Milan en 1549. L'un des plus célèbres peintres de son siècle et de l'école lombarde, élève de Léonard de Vinci, ami et collaborateur de Raphaël, Ferrari, dont l'immense talent mérite une grande place dans l'histoire de l'art, serait probablement demeuré inconnu aux critiques et aux biographes, sans l'excellent ouvrage de Gaudenzio Bordiga, publié à Milan en 1821.

Dès sa première jeunesse, Ferrari fut envoyé à Vercelli, à l'école de peinture de Girolamo Giovenone. Mais il ne fit que passer dans cet atelier de second ordre, et vint à Milan, chef-lieu de l'école lombarde, suivre les leçons de Cervio et de Bernardino Luini; il s'inspira des conseils de Stefano Scotto et entra enfin dans l'atelier de Léonard de Vinci, où il étudia surtout la sculpture et l'architecture. Il n'avait plus rien à apprendre des choses de sa profession lorsqu'il retourna dans son pays, en 1503. Ses essais, très-brillants, ne tardèrent pas à révéler ce qu'il serait un jour. Un de ses premiers tableaux fut peint pour l'un des autels de la cathédrale de Novare; il est, comme les tableaux du XVe siècle, dont il rappelle du reste la manière, divisé en plusieurs compartiments et enrichi de dorures. En 1504, on n'hésita point à lui confier, malgré son jeune âge (il n'avait que vingt ans), la décoration de la chapelle della Pietà del Sacro Monte di Varallo, décoration qui est, d'ailleurs, le plus beau monument de sa gloire. Dans ce travail considérable, il s'agissait d'abord de peindre à fresque l'histoire de Jésus-Christ tout entière, depuis l'Annonciation jusqu'à la Résurrection; puis il fallait modeler en ronde bosse des statues groupées, grandes comme nature, faisant partie des sujets peints sur le mur. Une telle entreprise demandait une intelligence capable de tout saisir, un tempérament à la Léonard de Vinci. Ferrari a eu cette intelligence et ce tempérament : il a fait de son travail un chef-d'œuvre unique. Du reste, il n'exécuta qu'à plusieurs reprises cette décoration, qui ne pouvait évidemment être achevée d'une seule haleine; il en fit l'œuvre de toute sa vie : il avait vingt ans quand elle lui fut confiée, et, l'année de sa mort, il y travaillait encore. Aussi trouve-t-on dans ces pages magnifiques toutes les phases de son talent, sans qu'on puisse y remarquer des modifications sensibles à l'idée première qui avait inspiré l'artiste. Tout n'est pas, évidemment, à la même hauteur dans les fresques et dans les sculptures qui composent ce colossal tableau; mais l'ensemble est une merveille, et certains détails sont splendides. Frédéric Zucchero disait, plus tard, devant un groupe des trois Marie : « Je ne sais quel sculpteur, parmi les plus grands, les eût mieux modelées et y eût mis plus de sentiment (*Non so qual scultore dei megliori meglio l'avresse fatto e meglio espresso*). »

Ferrari dut interrompre une première fois les travaux du Sacro Monte di Varallo pour aller d'abord à Florence (1506), puis à Rome, où il passa trois années. Quelques biographes prétendent, mais à tort, qu'il fut, à Rome, le disciple du Pérugin; la vérité est que Gaudenzio avait accompagné Raphaël, de Florence, où il l'avait connu, dans la ville éternelle. Le Sanzio y était venu pour peindre au Vatican deux chefs-d'œuvre : la *Dispute du Saint Sacrement* et le *Parnasse d'Athènes*. Il associa Ferrari à son travail et devint son ami. Cette liaison fut des plus profitables à Ferrari : il modifia sa manière dans ce qu'elle avait de défectueux, en se proposant celle de Raphaël pour modèle; dès lors, aucun autre peintre milanais ne lui fut égal pour la grandeur du style et l'attrait du coloris. En 1510, il revint à Milan, auprès de son maître, Léonard de Vinci. C'est vers cette époque qu'il peignit le tableau qu'on admire encore dans l'église d'Arona, et qui porte la date de 1511. La même année, il peignit à Varallo, dans l'église Sainte-Marguerite, une suite considérable de fresques tirées du Nouveau Testament, et pour les franciscains, à l'église du Sacro Monte, les belles fresques représentant le *Calvaire*, où il plaça son portrait ainsi que celui de son ami Pelagrino di Modena. Il travailla cinq années consécutives à cette décoration. Appelé de nouveau à Rome par Raphaël (1516), il l'aida à décorer les salons Borgia; puis il peignit avec lui, à la Farnesina, dans la rue de la Longara, les sublimes pages de l'*Histoire de Psyché*. Les salons Borgia et la Farnesina, où le pinceau de Ferrari aborda des sujets profanes, sont une glorieuse exception dans l'œuvre du peintre milanais, qui ne traitait ordinairement que des sujets sacrés. Hâtons-nous de dire que, dans un genre tout différent de celui de Pierino del Vaga et de Jules Romain, les deux illustres élèves de Raphaël, il eut une fécondité d'idées non moins grande. Nul autre pinceau n'égala le sien pour exprimer la majesté divine, les mystères de la religion et les sentiments de piété qui l'animèrent toujours lui-même. A la noblesse de son style, à la vérité de ses expressions, à la vivacité de son coloris, à la variété de ses carnations, à la grâce de ses attitudes, au choix et au brillant de ses étoffes, il a dû la gloire d'occuper, après Léonard de Vinci, la première place parmi les peintres de l'école lombarde, et d'être compté au nombre des sept plus grands peintres de l'Italie. Après la mort du Sanzio, il fut désigné, avec les deux élèves les plus aimés du maître, Pierino del Vaga et Jules Romain, pour terminer les décorations de la salle Constantin. Quand il eut achevé sa part de cette œuvre célèbre, il revint à Varallo, en 1523. Il inaugura dès lors, au sanctuaire du Sacro Monte, sa seconde manière, celle qui a fait croire à certains biographes qu'il avait suivi l'école du Pérugin, par une série admirable de statues moulées et de peintures à fresque; les chapelles qu'il peignit alors sont parfaitement conservées.

La réputation de Ferrari était à son apogée; une foule d'élèves vinrent se grouper autour de l'illustre maître; ainsi fut fondée la seconde école milanaise, presque digne de rivaliser avec celle de Léonard de Vinci. Parmi les élèves formés à cette seconde école, signalons Fermo Stella di Caravaggio, Bernardino Lanini, Cesare Luini, G.-B. della Cerra, le Lovini, Zanetti, Pazzi, dit le *Sodoma*, Paolo Lomazzo, qui, plus tard, devenu aveugle, se fit le biographe de son maître.

Rendu désormais à ses inspirations religieuses, à cette foi robuste, sincère, profonde que n'avait pas altérée le brillant paganisme de Rome, Ferrari retrouva ses qualités natives, son puissant réalisme surtout, si fort, si expressif, modifié cependant par les réminiscences involontaires des trois grands maîtres : Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, dont le divin génie le dominait à son insu. Les têtes de femmes qu'il peignit alors rappellent les vierges de Raphaël, avec un peu moins d'élégance et de coquetterie mondaine. Ses vieillards accusent évidemment les enseignements, le style de L. de Vinci. Enfin, Michel-Ange lui a inspiré, sans nul doute, certaines figures campées si fièrement, d'une grandeur si austère, qu'elles semblent peintes ou sculptées par l'auteur du *Moïse* lui-même. Mais ce que nul autre n'a pu lui donner, c'est la verve inouïe de l'arrangement, qui ne révèle jamais de fatigue, jamais d'hésitation; c'est le sentiment profond des sensations les plus variées; c'est, enfin, l'instinct de la couleur au plus haut degré, instinct plus fort que celui du Titien lui-même, et dont Rubens et Delacroix ont seuls donné l'idée. Le seul reproche sérieux qu'on puisse adresser à l'artiste, c'est d'avoir traité le costume jusqu'à la puérilité des détails; c'est encore d'avoir abusé des portraits, d'avoir placé dans ses compositions les plus grands personnages du temps, Charles-Quint, par exemple, avec des intentions et des mouvements qui les rendent ridicules. Ses chevaux enfin, aussi faux que ceux de Raphaël, n'ont pas autant d'allure, autant de grandeur. « Et pourtant, dit M. Charles Blanc, cette immense décoration du Sacro Monte, moitié peinte, moitié sculptée, forme un ensemble imposant, un spectacle à la fois pompeux et passionné, qui frappe l'imagination, agite le cœur et fascine les yeux de la foule par l'illusion presque effrayante que produit le mélange de la plate peinture avec des statues coloriées... » Lomazzo, élève de Ferrari, nous apprend que François Ier, qui avait connu à Milan Léonard de Vinci et ses élèves, avait acheté une peinture à Gaudenzio, l'*Enlèvement de Proserpine*. Ce tableau a disparu. Le *Saint Paul en méditation*, apporté au musée du Louvre en 1797 (n° 1001 du Catalogue), fut peint par Ferrari en 1543, pour l'église Santa-Maria delle Grazie, à Milan. Devant le grand apôtre est un livre ouvert sur un pupitre; le vide de la fenêtre permet de voir sa conversion, représentée en miniature au milieu d'un paysage. Baldinucci et Scaramuccia regardent à tort ce travail comme l'un des meilleurs du maître; il ne donne qu'une idée très-imparfaite de ses grandes qualités. En revanche, un tableau qui les résume toutes, et que possède le musée Brera, à Milan, c'est le *Martyre de sainte Catherine*, tableau comprenant de nombreuses figures un peu plus grandes que nature.

Presque tous les morceaux qui forment l'œuvre de ce grand peintre sont en Italie. Outre le *Martyre de sainte Catherine*, la galerie Brera conserve encore plusieurs fragments des fresques colossales des églises Santa-Maria delle Grazie, Santa-Maria della Pace et Saint-Nazaire, qui représentent la légende de Joachim et de Marie. Malheureusement, ces belles peintures ont été fort endommagées. C'est en 1542 que le maître exécuta les fresques de l'église delle Grazie, à Milan; elles représentent la *Passion de Jésus-Christ;* sans accuser les muscles d'une manière exagérée, le peintre a su, au moyen d'attitudes à la fois imposantes et pathétiques, imprimer à ses personnages un étonnant caractère d'énergie. Milan possède également : à Santa-Maria di San-Celso, le *Baptême de Jésus-Christ;* à Santa-Maria, autrefois San-Giorgio-al-Palazzo, un magnifique *Saint Jérôme;* à San-Ambrosio, la *Vierge entre saint Barthélemy et saint Jean*, et les restes d'un *Christ mort*, d'une *Madeleine en pleurs* et de quelques autres figures; chez le comte San-Giuliani, une *Nativité de Marie;* au palais Andreani, une *Madone caressant l'Enfant Jésus*, et un *Saint Jérôme*, qui est l'un des chefs-d'œuvre du maître; chez Gianbatista Monti, toujours à Milan, se trouvaient, en 1821, trois peintures dont parle Bordiga : une *Vierge avec saint Joseph et saint Antoine abbé*, un *Saint Roch* et un *Saint Sébastien;* enfin on voit encore, à Santa-Maria della Passione de Milan, la *Cène*, une peinture où l'énergie des expressions et la chaleur du coloris promettaient de faire l'un des chefs-d'œuvre de Gaudenzio, lorsque la mort vint l'empêcher d'y mettre la dernière main. On connaît à Verceil, dans l'église Saint-Christophe, le *Crucifiement*, tableau dans lequel Ferrari a introduit les portraits de son premier maître Giovenone et son élève Lanino. Dans un autre tableau du même sanctuaire, Ferrari a figuré son propre portrait : toque noire sur la tête, cheveux rouges et longue barbe de même couleur, yeux petits, nez aigu, taille ordinaire. Le tableau du maître-autel, à Saint-Christophe, représente le saint, et l'œuvre de Ferrari se complète par divers traits de la vie de Jésus-Christ et de la Madeleine, peints sur les murs. Les travaux de Verceil, exécutés en 1531, sont ceux où Gaudenzio, pour la grâce et la beauté, se rapproche le plus de la manière de Raphaël; on reconnaît que l'artiste était plein encore des réminiscences des salons Borgia, de la Farnesina et de la salle Constantin; il a introduit dans ces compositions de petits anges, qui sont de vrais chefs-d'œuvre pour la grâce des formes et des mouvements.

Varallo possède de Ferrari : une *Sainte Pétronille*, dans l'oratoire du même nom; à l'é-